

- CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)**
- + **LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)**
- + **ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)**
- + **LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)**
- + **BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)**

CINÉMA

«HOMELAND», LE FILM D'UNE GUERRE

Par Guillaume Tion (<http://www.libération.fr/auteur/10309-guillaume-tion>)
— 23 octobre 2015 à 18:06

Rencontre avec le réalisateur irakien Abbas Fahdel autour de sa fresque documentaire, où il navigue, cinq heures et demie durant, dans le quotidien d'Irakiens avant et après l'intervention américaine. Une immersion saisissante.



Image extraite de «Homeland» d'Abbas Fahdel.

↗ f (Twitter)

Photo DR

→ Abbas Fahdel: «Donner un visage aux Irakiens»

La veille, le metteur en scène irakien Abbas Fahdel était au festival du film documentaire de Yamagata, au Japon, où il a raflé les prix d'excellence et du jury. Cet après-midi où on l'attrape entre un train et un avion, il sera au Festival international du film de la Roche-sur-Yon, pour une rencontre avec le public après la projection de son monumental *Homeland*. Abbas Fahdel est un intermédiaire, un intermittent, un inter quelque chose. Il a passé sa vie entre l'Irak et la France ; il mène depuis quinze ans une carrière entre le réel et la fiction. Il est difficile de le bloquer durant une de ses oscillations transcontinentales. Pour le moment, Fahdel est assis dans une brasserie de la gare Montparnasse, commande un verre de vin et une salade César. Il a une sale tête et des gestes agités. «*Je suis en jetlag, je ne dors quasiment pas depuis une semaine. C'est comme pendant mes films. Je ne dors pas pendant le tournage et après je tombe malade ou je m'écroule. Je ne sais pas comment je tiens physiquement.*»

Coup de foudre pour «Jules et Jim»

Le titre *Homeland* n'est pas une référence à la série américaine où Claire Danes roule des yeux tous les quarts d'heure. C'est plutôt un clin d'œil à *Heimat*, la

saga allemande sur un village rhénan. «*Savoir qu'une œuvre comme ça existe m'a donné du courage pour construire la mienne. C'est important. J'espère d'ailleurs que mon film incitera des réalisateurs à prendre leur caméra. On sait que le projet vaut le coup quand sa vie en dépend*», explique-t-il. De quoi la vie d'Abbas Fahdel dépendait ? De sa famille.

Homeland montre, sur une durée de cinq heures et demie, le quotidien de ses proches en Irak, mais aussi de ses voisins, du quartier, de Bagdad et, finalement, de tout un pays, entre 2002 et 2003, avant et après l'intervention américaine. Le spectateur est plongé comme rarement dans un environnement familial autant que dans un contexte politique. Il apprend à creuser un puits, sait pourquoi scotcher les fenêtres en temps de guerre... «*J'avais l'obsession de tout enregistrer. J'avais une formule : regarder et garder. Je suis devenu obsédé par les traces.*» Le banlieusard Abbas Fahdel choisit alors, en 2002, de laisser en France sa compagne et sa fille de 10 ans pour retourner en Irak : «*A quoi sert de vivre ici si ta famille meurt là-bas ? J'ai fait mon testament et je suis parti.*»



Image extraite de «Homeland» (photo DR).

Fahdel avait déjà fait le voyage, au début des années 80, mais c'était alors dans le sens contraire, pour se rendre en France étudier le cinéma. Son père, de souche paysanne, travaillait à Babylone dans une prison, où il organisait les repas, et où il a peu à peu été en contact avec les idées progressistes des

opposants emprisonnés. Après le travail, le père vendait des crêpes à la sortie des salles de ciné. Son fils Abbas l'accompagnait et, dans la foulée, voyait-revoyait-rerevoyait les comédies musicales égyptiennes ou indiennes, les westerns spaghetti, les films italiens... tout ce qui n'était pas américain. A 18 ans, dans le jardin de l'Institut français de Bagdad, il assiste à une projection de *Jules et Jim*. Coup de foudre qui l'incite à prendre la direction de Paris, où sans argent ni contact il va apprendre la langue, s'inscrire en fac et finir doctorant en cinéma dix ans plus tard.

Cette époque de la guerre Iran-Irak, il ne la passe pas à Bagdad mais à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), dans un étage d'une maison loué à des étudiants. Il ne veut pas retourner au pays où il serait enrôlé sous les drapeaux. «*Je ne voulais ni tuer ni être tué*», tout comme son voisin de chambre, un Iranien. Pendant vingt ans, Abbas écrit sur le cinéma pour des revues arabes et prend des nouvelles de sa famille par le biais du téléphone ou du courrier. «*Ceux qui restent de ma génération sont considérés comme des survivants qui ont traversé la guerre Iran-Irak, la guerre de 1991 et celle de 2003.*»

Les langues se délient

Le visionnage de *Homeland*, qui devrait sortir en salles le 10 février 2016, est à considérer comme une expérience dont le point de force se situe au début de la seconde partie. La guerre est passée, Saddam est en fuite, les soldats américains sont là. Les Irakiens ne leur sont pas hostiles, mais quelque chose cloche : des routes sont barrées, il faut emprunter d'autres itinéraires, montrer ses papiers. La vie a changé. Les langues se délient sur Saddam le tyran. Peu à peu la présence des mitrailleuses irrite, effraie. Les soldats deviennent des intrus, ce que le spectateur, immergé depuis quelques heures avec ces protagonistes qu'il connaît et qu'il a vu évoluer dans une succession de moments familiaux presque intimes, parvient à saisir, comprendre et ressentir.



Image extraite de «Homeland», d'Abbas Fahdel
(photo DR).

«C'est le problème : les Américains se sont conduits comme une force d'occupation et non de libération. Ils ont fait dénormes bourdes, comme dissoudre la police. Du coup, tous ces policiers baasistes du régime sont devenus dangereux.» Ceux-ci forment des bandes, s'en prennent à la population. Alors, les familles s'arment. Haidar, le neveu d'Abbas, 12 ans, joue avec une mitrailleuse qu'il a appris à charger après la guerre.

La première partie du film est un *Strip tease* baigné d'une angoisse insouciante : on lit l'inquiétude sur les visages des adultes, mais les enfants jouent toujours et les ados déconnent. La seconde partie s'apparente à un cauchemar : l'inquiétante étrangeté se trouve à chaque coin de rue, dans la découpe des ruines, dans la présence de soldats à la fac. Puis c'est l'horreur, les dégâts collatéraux et les gros plans de brûlures sur des corps d'enfants.

«Pour moi, présenter le film à New York [il y a quelques semaines, pendant son tour du monde des festivals, ndlr] a été important. Des gens, des Américains, sont venus me voir à la fin pour s'excuser. Souvent, les spectateurs font ça. Ils expliquent alors qu'ils étaient jeunes et mal informés», comme s'ils n'avaient pas réussi à comprendre qu'en Irak «*il y avait aussi des Irakiens*». «*Je pense que j'ai réussi à donner un visage aux*

Irakiens avec ce film», explique Fahdel, qui ne rechigne pas non plus à mettre en scène certaines séquences, comme le montrent ces moments découpés et filmés sous deux angles différents pour une seule caméra. «*Pour moi, le documentaire et la fiction n'existent pas. Beaucoup de films sont des téléfilms et beaucoup de documentaires sont du cinéma.*» Un mélange dont use aussi la propagande du régime, comme retransmise à la télé dans des clips à la gloire de Saddam. Fahdel aime à citer cette phrase de Godard : «*La fiction tend vers le documentaire, et le documentaire vers la fiction.*» Il a casté les membres de sa famille, les a archétypés pour pouvoir mieux révéler les aspects de ce «*village-monde*» : «*En visionnant ce film, je pense que vous connaissez l'Irak comme si vous y aviez vécu un ou deux ans.*»

Une nouvelle inquiétude

Ce pays qu'il a filmé jusqu'à la tragédie qui scelle la dernière scène et qu'on taira, a pour lui aujourd'hui disparu, découpé et noyé dans une nouvelle inquiétude distillée par l'islamisme. Mais la guerre, la crainte et la violence semblent au fond l'essence du pays. Une séquence montre un acteur retourner dans les studios de cinéma de Bagdad, brûlés. Les trépieds sont cramés, les projos sont devenus des masses noires fondues. Il trouve un chapeau sur le sol : «*C'est celui que je portais quand je jouais le patriote Sliman. Il assassinait le lieutenant colonel Leachman pendant l'occupation britannique.*» Au premier étage, es salles de montage aux tables noircies. Au mur, une photo d'Alain Delon. Par terre, une bobine 35 mm. Il en regarde des photogrammes à la lumière du soleil : «*C'est un film de guerre.*» ◀

Guillaume Tion (<http://www.liberation.fr/auteur/10309-guillaume-tion>)

Homeland d'Abbas Fahdel, en salles le 10 février 2016.